

XYZ. La revue de la nouvelle



Le verbe

Jean-Pierre Mercé

Numéro 31, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3755ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mercé, J.-P. (1992). Le verbe. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (31), 42-44.

LE VERBE

JEAN-PIERRE MERCÉ

Elle avait des yeux très noirs. Quand il osait les regarder quelques secondes — jamais plus — ça lui faisait une sorte de brûlure. Ses cheveux aussi étaient noirs. Coupés courts. Et des mains très fines. À la droite, elle portait une chaînette passant entre l'index et le majeur qui allait ceindre le poignet. Il aimait la grâce que ce fil argenté conférait à sa main. Elle était assez grande. Et svelte aussi. Sa bouche goûtait l'abricot; ses dents avaient l'éclat de la lune en hiver. Et quand elle faisait l'amour, elle mordait.

Peu importe qu'elle ait eu un mari. Cela n'était rien. Surtout, elle était la mère d'un petit garçon aux yeux bleus et aux boucles blondes. Et aux rires tellement lumineux que lorsque l'enfant lui en accordait un, il se sentait fragile et heureux de vivre.

Il lui semblait qu'il l'avait toujours connue. Ils se parlaient beaucoup. C'était cela qui, certainement, les unissait. Il avait une voix grave et douce. Quand il lui téléphonait, elle fermait les yeux et se régalait d'entendre cette musique aux accents veloutés. Plus il murmurait, plus elle se laissait bercer. Elle aimait cette voix et ses mots. Surtout au téléphone. Car, alors, ne pouvant le voir, elle l'écoutait toujours plus; ne pouvant le toucher, elle l'aimait encore mieux.

L'adultère n'entrait pas en ligne de compte. Elle l'aimait tendrement, sans se sentir coupable. Et lui, s'étant aperçu qu'elle ne faisait que rarement mention de son époux, en était arrivé à oublier, ou plutôt à ignorer, qu'elle était mariée. Certes, ils ne pouvaient se voir qu'une ou deux fois par quinzaine. Mais la vie était ainsi faite. Et puis, il leur restait le téléphone. Parfois les lettres. En s'échangeant leurs mots, ne se donnaient-ils pas leurs âmes? Cela

suffisait. Quant à leurs corps, des ébats plus ou moins mensuels, emplis de violence et de sueur, parvenaient à les satisfaire.

Puis, l'automne. La brise fraîche des soirées plus précoces. Et la luminosité caressante des après-midi qui semble toujours, aux premiers temps de cette saison, destinée aux amants qui se promènent. Il y eut des matinées secrètes où elle sortait d'entre les draps et où lui, nuitamment rassasié, la regardait, nue et innocente, téléphoner à son mari en Europe pour affaires et lui donner des nouvelles de leur enfant. Il y eut des dimanches magnifiques où le garçonnet lui prenait la main, lorsqu'ils allaient tous trois faire un tour dans le parc voisin. Il y eut des heures et des heures de discussion, de sourires, de fausses disputes, de baisers légers et d'étreintes graves. Puis, le mari revint.

De décembre à mars, ils ne se virent pas. Cela était tout à fait impossible, malgré son insistance à lui, malgré sa bonne volonté à elle. Son enfant était tombé malade; son travail l'accaparait de plus en plus; le mari avait des soupçons.

Ils s'écrivirent beaucoup. Lui, à chaque nouvelle lettre qu'il rédigeait, brûlait un peu plus, et sa plume dansait comme un feu follet sur le papier. Il s'enivrait à se souvenir et à l'aimer au fil des phrases qu'il tricotait. Elle, inquiète de la santé toujours un peu plus vacillante de son fils, lui répondait gentiment. Elle lui confiait ses tracas, elle lui avouait — à mots couverts — la peur qui l'étouffait de voir s'éteindre l'enfant qui, chaque soir, ressemblait un peu plus à une flamme qu'une brise peut anéantir. Et lui s'inquiétait aussi, bien sûr. Il imaginait le petit, tout pâle et fiévreux. Sa gorge se crispait. Mais, toujours, devant cette image de la blondeur de l'enfant qu'il ne pouvait plus caresser, surgissait celle de la noirceur chaude et touffue de la mère. Un désir fou mugissait de ses entrailles. Il aurait voulu sauter dans un taxi, aller la voir, la prendre dans ses bras. Ainsi, tout irait mieux, et l'enfant guérirait. Mais elle, là-bas, avait à chaque missive un peu moins envie de lire sa prose fiévreuse. Les phrases étaient belles, certes, et en les lisant, elle entendait sa voix. Mais il y avait un décalage.

Au printemps, l'enfant alla mieux. Ils se revirent. Elle avait maigri, ce qui agrandissait ses yeux et donnait un côté tranchant

aux courbes de son corps. Il était le même, en plus passionné. Pendant quatre mois, il avait répandu son âme sur papier, il s'était consumé de l'attendre, il lui avait tout dit, le vrai comme le moins vrai. Il la voulait, une fois pour toutes. Elle s'était douté qu'il ferait cette demande. Juste avant d'aller le retrouver, elle avait eu une hésitation. Sa voix avait trop résonné, trop belle et trop distante. Ils se parlèrent peu. Il en fut troublé. Elle en fut triste.

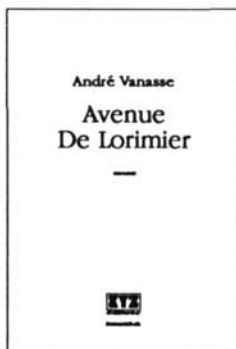
Trois mois plus tard, elle déménagea avec son fils, sans son mari.

Je ne l'ai jamais revue.

XYZ

XYZ
éditeur

Romanichels



André Vanasse

*Avenue
De Lorimier*

210 pages, 17,95 \$

Un professeur, la cinquantaine.

Une étudiante, la vingtaine.

La passion, la culpabilité, le plaisir.

Une histoire connue depuis la création du monde.